

SOMMAIRE

AMOURS DES ANIMAUX. Letourneau.
LES BEAUTÉS DE LA LOI. B. Letellier.
LA GUERRE. Octave Mirbeau.
DE LA NATURE DES CHOSES. Lucrèce.
CORBEAU. E. Sylvin.
MÉLANGES ET DOCUMENTS.

Amours des Animaux¹

Dans un livre mystique fort connu, se trouve un aphorisme, qui est devenu célèbre : « L'Amour est fort comme la Mort ». L'expression n'est pas exagérée, on peut même dire que l'amour est plus fort que la mort, puisqu'il la fait mépriser, et cela est peut-être plus vrai encore chez les animaux que chez l'homme, et d'autant plus évident que la volonté raisonnée est plus faible, que des calculs prudents ne font point échec à l'impétuosité des désirs. Pour la plupart des insectes, aimer et mourir sont presque synonymes, et pourtant ils n'essayent même pas de résister au vertige amoureux qui les entraîne. Mais, si courte que soit leur carrière amoureuse, on observe déjà chez beaucoup d'entre eux un fait si général, qu'on peut le considérer comme l'expression d'une loi : *la loi de la coquetterie*. Chez la plupart des espèces quelque peu intelligentes, la femelle se refuse d'abord aux caresses amoureuses, pratique utile et qui a bien pu résulter de la sélection : car, invariablement, elle a pour résultat d'irriter les désirs du mâle et de réveiller chez lui des facultés latentes ou endormies. Si brève que soit la vie des papillons, par exemple, leurs accouplements ne se font pas sans préliminaire, et leurs mâles courtisent les femelles pendant des heures entières ; or, pour un papillon, les heures sont des années.

Il va de soi que la coquetterie des femelles est plus commune encore chez les vertébrés. Quant arrive la saison des amours, beaucoup de poissons mâles, qui se parent alors de couleurs plus brillantes, font valoir leur beauté passagère, en étalant leurs nageoires, en exécutant autour des femelles des sauts, des passes, des manèges séducteurs.

Déjà, chez les poissons, on commence à observer une autre loi amoureuse, au moins aussi générale que la loi de coquetterie, et que Darwin a appelée *la loi de combat*. Les mâles se disputent les femelles et doivent tout d'abord triompher de leurs rivaux. Ainsi les femelles des épinoches sont très pacifiques, tandis que leurs mâles sont d'humeur belliqueuse et se livrent en leur honneur de furieux combats. De même les saumons mâles, dont la mâchoire inférieure s'allonge en crochet pendant la saison des amours, bataillent constamment entre eux.

Plus on s'élève dans le règne animal et plus deviennent fréquents et violents, chez les mâles

amoureux, deux désirs : le désir de paraître beau, et celui d'expulser ses rivaux. Dans l'Amérique du Sud, les mâles de l'*Anolis cristellatus*, saurien fissilingue, se livrent, au printemps, de terribles combats, dans lesquels le vaincu perd habituellement sa queue, dévorée par le vainqueur. Un vieil observateur nous dépeint aussi l'alligator mâle et amoureux « gonflé à crever, la tête et la queue relevées, pivotant à la surface de l'eau et semblant affecter l'allure d'un chef indien qui raconte ses exploits ».

Mais c'est particulièrement dans la classe des oiseaux que le sentiment, on peut dire la passion de l'amour, éclate avec le plus de force et même de poésie. C'est surtout aux oiseaux que s'applique la célèbre théorie darwinienne de la sélection sexuelle. Il est difficile, en effet, de ne pas attribuer à cette influence la production des armes offensives et défensives, des ornements, des organes du chant, des glandes à sécrétion odorante de nombre d'oiseaux mâles, et aussi leur courage, l'instinct belliqueux de beaucoup d'entre eux et enfin la coquetterie des femelles. Écoutons Audubon nous raconter les amours de l'alouette des prés : « On voit chaque mâle s'avancer d'un pas imposant et mesuré, fouettant de la queue, l'étendant de toute sa largeur, puis la refermant ainsi qu'un éventail aux mains d'une brillante demoiselle. Leurs notes mélodieuses sont plus éclatantes, sont plus mélodieuses que jamais ; ils les répètent plus souvent, tandis qu'ils se tiennent sur la branche ou au sommet de quelque grand roseau de la prairie. — Malheur au rival qui ose entrer en lice ou plutôt qu'un mâle s'offre simplement à la vue d'un autre mâle en ce moment de véritable délire : il est attaqué soudain et, s'il est le moins fort, chassé par delà les limites du territoire que revendique le premier occupant. On en voit quelquefois plusieurs engagés dans ces rudes combats, mais rarement cela dure plus de deux ou trois minutes : l'apparition d'une seule femelle suffit pour terminer à l'instant leur querelle et tous ils partent après elle, comme des fous. La femelle fait preuve de la réserve naturelle à son sexe, et sans laquelle, même parmi les alouettes, toute femelle resterait probablement sans trouver de mâle (ceci est un peu trop flatteur pour les animaux et même pour les hommes). Lorsque celui-ci, continue Audubon, vole vers elle en soupirant ses plus douces notes, elle s'éloigne de son ardent admirateur de manière à ce qu'il ne sache pas s'il est repoussé ou encouragé. »

Dans ce petit tableau, l'auteur a noté tous les traits saillants de l'amour des oiseaux : le courage et la jalousie du mâle, ses luttes avec ses rivaux, ses efforts pour charmer la femelle par sa beauté, par la douceur de son chant, enfin la coquetterie de la femelle, qui se dérobe et jette ainsi de l'huile sur le feu. — Pour bien des espèces d'oiseaux, les combats des mâles amoureux ont été observés et décrits minutieusement. Les grands hérons bleus mâles s'attaquent, dit Audubon, brutalement, sans courtoisie, font des passes avec leur long bec et parent les coups comme des maîtres d'es-

crime, parfois pendant une demi-heure, après quoi le vaincu reste sur le terrain, blessé ou meurtri.

Les oies mâles du Canada se livrent des combats qui durent plus d'une demi-heure ; le vaincu revient parfois à la charge et la lutte a toujours lieu en champs clos, au milieu d'un cercle formé par la bande même, le clan, dont les rivaux font partie.

Mais c'est surtout chez les gallinacés que l'amour inspire aux mâles des fureurs guerrières. Dans cet ordre des oiseaux, presque tous les mâles sont d'humeur belliqueuse. Notre coq de basse-cour est le type du gallinacé, vaniteux, amoureux et courageux. Les coqs de bruyère sont aussi toujours prêts à la lutte et leurs femelles assistent tranquillement à leurs combats et récompensent ensuite le vainqueur. On peut, sans difficulté, dans l'humanité sauvage ou même dans l'humanité civilisée, observer des faits analogues, seulement un peu plus masqués. Ce qui est bien plus humain encore, c'est la conduite de certaines femelles du *Tetrax urogallus* qui, suivant Kowalewsky, protient du moment où l'attention des vieux coqs est tout entière absorbée par le souci du combat, pour s'esquiver avec un mâle plus jeune.

À en croire certains auteurs, ces duels amoureux ne devraient pas toujours être pris au sérieux. Il faudrait n'y voir souvent que des parades, tournois ou luttes courtoises, donnant seulement aux mâles l'occasion de faire montre de leur beauté, de leur adresse, de leur force. Ce serait le cas, selon Blyth, pour le *Tetrax umbellus*. De même, les coqs-à-fraise de la Floride (*Tetrax cuspidus*) se réuniraient, la nuit, pour lutter jusqu'au matin avec grâce, avec mesure, puis se sépareraient, non sans avoir échangé force politesses.

Mais, chez les animaux comme chez l'homme, l'amour a plus d'une corde à son arc. Il en est surtout ainsi dans l'ordre des oiseaux, les plus amoureux des vertébrés. Les moyens esthétiques leur sont d'un grand secours ; ils en ont plusieurs : tout d'abord la beauté et l'art de la mettre en relief, puis la douceur du chant, d'autres encore. Souvent la force est par eux mise de côté : c'est par les yeux et les oreilles, que les mâles, fêrus d'amour, tâchent de captiver leurs femelles.

Tout le monde a vu nos pigeons et nos tourterelles saluer noblement leurs moitiés. Beaucoup d'oiseaux mâles exécutent devant leurs femelles des danses, des parades d'amour. Ainsi font, par exemple, le *Tetrax phasianellus* de l'Amérique du Nord, les hérons (*Cathartes jata*), les vautours, etc. Le mâle de la grive rousse se pavana devant sa femelle, en traînant sa queue à terre et faisant le beau. Le canard huppé relève gracieusement la tête, redresse son aigrette soyeuse, ou bien s'incline devant sa femelle, tandis que sa gorge s'enfle et qu'il en sort un son guttural. Le pinson mâle se place devant la femelle pour qu'elle puisse admirer à l'aise sa gorge rouge et sa tête bleue.

Tout cet étalage esthétique est parfaitement voulu, calculé ; ainsi, tandis que nombre de

faisans et de gallinacés paradedent devant les femelles, deux faisans à couleurs ternes, le *Crossoptilon auritum* et le *Phasianus Walli-chii*, ne le font pas, ayant conscience de leur modeste livrée.

(à suivre)

Ch. LETOURNEAU.

¹ L'Évolution du Mariage et de la Famille, par Ch. Letourneau. — Adrien Delahaye et Emile Lecrosnier, éditeurs, place de l'École de Médecine, à Paris.

Bien que bandit il n'avait jamais commis aucun crime.

Par exemple, comme ivrogne, à lui le pompon, sans jeu de mot bien entendu, il n'y avait pas son pareil dans tout Montmartre pour étrangler des perroquets verts, à ses frais quand il avait de l'argent, aux frais des autres quand il tombait sur des pochards de bonne composition et plus callés que lui ou à crédit quand il trouvait un bistro assez naïf pour lui en donner.

Comme voleur, la haute et la basse pègre l'auraient renié. Un après-midi d'hiver, dix ans avant le commencement de ce récit, en plein chômage, car il était maçon dans ce temps-là, il allait traînant ses godillots troués dans la neige, n'osant rester au logis pour voir sa femme grelotter auprès du foyer sans feu, ni entendre son mioche pleurer devant le buffet sans pain, quoique le buffet n'est ici qu'une figure, puisque tous les meubles, à l'exception d'un grabat, d'une table éclopée et trois chaises boiteuses avaient pris le chemin de la boutique du brocanteur, après que tous les vêtements avaient été déposés au mont-de-piété, ce grand exploiteur du malheureux.

Donc Jean Millet traînait ses pattes glacées dans la neige et était arrivé sans s'en apercevoir dans les environs de l'Arc-de-Triomphe, quand ne pouvant presque plus lever ses pieds engourdis, il heurtât quelque chose d'assez mince que d'un coup de pied involontaire il envoya pirouetter devant lui. Ce petit objet qu'il voyait sombre dans la neige l'intrigua, il le rejoignit, le ramassa et vit que c'était un porte-monnaie en cuir de Russie à fermoir d'argent et orné d'une couronne. Il l'ouvrit, il était bourré d'or, mais aucun papier, si petit qu'il fut n'indiquait à qui il appartenait. Jean Millet pensa à la femme, au mioche, à la faim qui lui tordait les entrailles, et versant les pièces d'or dans sa grosse main calleuse, il les glissa dans sa poche et rejeta au loin le porte-monnaie vide.

Une lourde main s'abattit sur son épaule. C'était un sergent de ville qui, abrité sous une porte, avait tout vu.

Jean Millet, arrêté, passa en correctionnelle, et fut condamné pour le vol de cet or qu'une marquise quelconque avait laissé choir en allant ou revenant de quelque rendez-vous d'amour, soit que ce fut le payement de son greluchon ou le prix de son honneur à elle, qui n'avait jamais existé.

Voilà donc Jean Millet devenu voleur !

Quand sa peine fut finie il voulut chercher de l'ouvrage, le beau temps était revenu, mais toutes les portes se fermaient devant le voleur. Ah ! s'il avait pu changer de nom, se présenter comme un honnête homme, il aurait trouvé du travail comme avant, mais on tient à l'identité, au livret, à un tas de paperasses inutiles, dans notre beau pays de France, qui possède l'état-civil, le frère aîné de la police, charmante invention qui vous met sous sa surveillance et qui, dans aucun cas, ne vous permet de vous dépouiller du vieil homme.

Admettez que vous, Tartempion, vous soyez accusé à tort ou même si vous voulez que dans un moment d'égarement ou de misère

déclarent que vous vous nommez Tartempion ; donc Tartempion est un voleur, on le connaît, lui, personne ne lui tendra la main, Pieprunes inconnu pouvait être un honnête homme, on l'aurait employé ; vous, c'est autre chose, votre état-civil établit que vous êtes Tartempion, votre casier judiciaire démontre que Tartempion est un voleur. Volez pour manger, ou ne volez pas et crevez, c'est votre affaire ! Ah ! l'état-civil est une belle invention et toute la France doit s'aplatir devant ces paperasses.

Pardonnez cette digression, citoyens lecteurs, et revenons à Jean Millet.

Nous savons comment il fut voleur, voici comment il fut bandit.

Quand Jean Millet voulut retrouver ses anciens copains ou former de nouvelles amitiés, tout le monde le fuyait. C'était un voleur, et comme Jean avait la tête près du bonnet, dame ! il n'était pas toujours d'humeur commode, et quand il surprénait des ricanements sur son passage, des clignements d'yeux malicieux ou qu'il entendait quelque mot pour rire à double entente, féroce dans son badinage, il lui arrivait de tomber à bras raccourcis sur les rieurs, si bien que, condamné à chaque instant pour rixe et souvent pour coups et blessures, il ne tarda pas à passer pour un bandit redoutable, car étant très vigoureux ses taloches n'étaient pas précisément des caresses, et on le surnommait Jean la Terreur.

Quand à devenir ivrogne, ce n'avait pas été difficile, il n'avait eu besoin du concours de personne pour cela. Chassé de partout, même de son logis, où sa malheureuse femme aigrie par la misère, l'accablait de récriminations, préférant lui donner quelques-uns de ses pauvres sous si durement gagnés que de l'avoir sous les yeux, Jean s'en allait ingurgiter une absinthe, toujours à l'affût d'un manzeingue confiant qui donnait à l'œil ou d'un poivrot ennemi de la solitude qui lui rincerait charitablement la dalle.

Et voilà Jean Millet devenu ivrogne.

Pendant tout ce temps-là le mioche avait grandi et comme un peintre compatissant avait plaint *Ma'me Millet*, si laborieuse et si honnête elle-même, d'avoir un homme voleur, bandit et ivrogne ; il avait pris le petit Joseph en apprentissage, se disant que si le proverbe qui dit : « Bon chien chasse de race » ne mentait pas et que le mioche pourrait tenir du père et avoir ses défauts, il risquait aussi bien de tenir de sa mère et avoir ses qualités. D'ailleurs il en fut ainsi, car Joseph était un excellent sujet et un bon ouvrier.

Mais *Ma'me Millet*, qui avait passé tant d'années le battoir à la main, lavant pour les blanchisseuses en boutiques, attrapa des rhumatismes en vieillissant, c'est qu'elle avait trimé dur pour élever son mioche et soutenir son pochard, et finalement ce fut Joseph qui du nourrir toute la famille.

Malheureusement le moment de la conscription approchait, Joseph avait vingt ans et la loi intelligente ne le reconnaissait pas comme soutien de famille, car sa mère impotente n'était pas veuve et ce vieux bandit de Jean la Terreur n'avait que soixante ans. Que deviendraient-ils les deux vieux ? parbleu, ils crèveraient, ils

passant la nuit comme un vieillard crotté qui a peur d'être battu, parce qu'il était bien saoul et que dans huit jours le *fiston* partait, ce qui n'était pas de nature à rendre sa femme plus indulgente pour son péché mignon, elle l'accueillit par ces mots :

— Si au moins j'étais veuve, Joseph ne partirait pas.

Tout ivre qu'était le vieux il comprit, car le lendemain on le trouva pendu par son mouchoir à la lucarne du cabinet d'aisance et épinglé sur son gilet un bout de papier sur lequel il avait griffonné de sa main tremblante d'ivrogne les lignes suivantes :

« Te voilà veuve, ma pauvre femme, je t'ai toujours fait du chagrin de mon vivant, j'es-
« père t'être plus agréable en mourant. Joseph
« ne partira pas. Je suis comme les cochons, je
« fait du bien après ma mort. »

Ce fut du reste la seule épitaphe qu'il eut jamais.

Et Joseph restera, et la pauvre *Ma'me Millet* pourra soigner ses rhumatismes en paix.

« Tout est bien qui finit bien » a dit Shakespeare.

Eh bien, et la nouvelle loi militaire ? Jean Millet n'avait pas prévu cela, Joseph partira.

Pardon, le fils aîné d'une veuve, le soutien de famille est exempté : en place de trois ans de service, il n'en fera qu'un. Le ministre de la guerre, la Chambre et le Sénat, dans leur extrême sagesse, ont trouvé qu'une veuve ou des petits enfants qui mourraient infailliblement de faim et de misère dans un espace de trois années peuvent jeûner pendant *douze mois* ! sans le moindre inconvénient. D'ailleurs n'avez-vous pas la consolation suprême, affamés et abandonnés de savoir que tout le monde est soldat, que même les curés ont sac au dos ! — Eh bien ! que voulez-vous que cela me fasse à moi ? — Veuve sans ressources, enfant sans pain, croyez-vous que cela soulage ma misère ou que cela calme ma faim ; ai-je besoin de souffrir pour faire souffrir les autres ? Au diable vos lois idiotes, qui, plus vous cherchez à les rendre justes deviennent férocement injustes et cruellement bêtes. Ah ! bien sûr, je n'ai pas besoin de calotins pour m'abrutir, mais je n'ai pas besoin de soldats non plus pour m'égorger !

Et Madame Millet et Joseph que devinrent-ils ?

Mais une femme du peuple, vous dirons nos dirigeants, n'a-t-elle pas toujours la ressource de la prostitution sous l'œil protecteur et le gourdin de chiourme de la police des mœurs ? mais s'il n'y avait pas de prostituées qui est-ce qui ferait les chemises de soldats à Saint-Lazare ? pas les religieuses sûrement, elles sont trop fainéantes, et puisque nous avons cette belle armée, que l'Europe nous envie, il faut bien l'habiller et c'est justice que ce soient les sœurs de nos soldats qui y donnent un coup de main forcé, — le garçon à la caserne, la fille à Saint-Lazare, cet excellent gouvernement loge et nourrit tout le monde avec l'argent des contribuables. D'ailleurs les femmes, les filles du grand monde se prostituent bien pour satisfaire leurs passions, les femmes et les filles du peuple peuvent bien se prostituer pour satisfaire leur faim.